

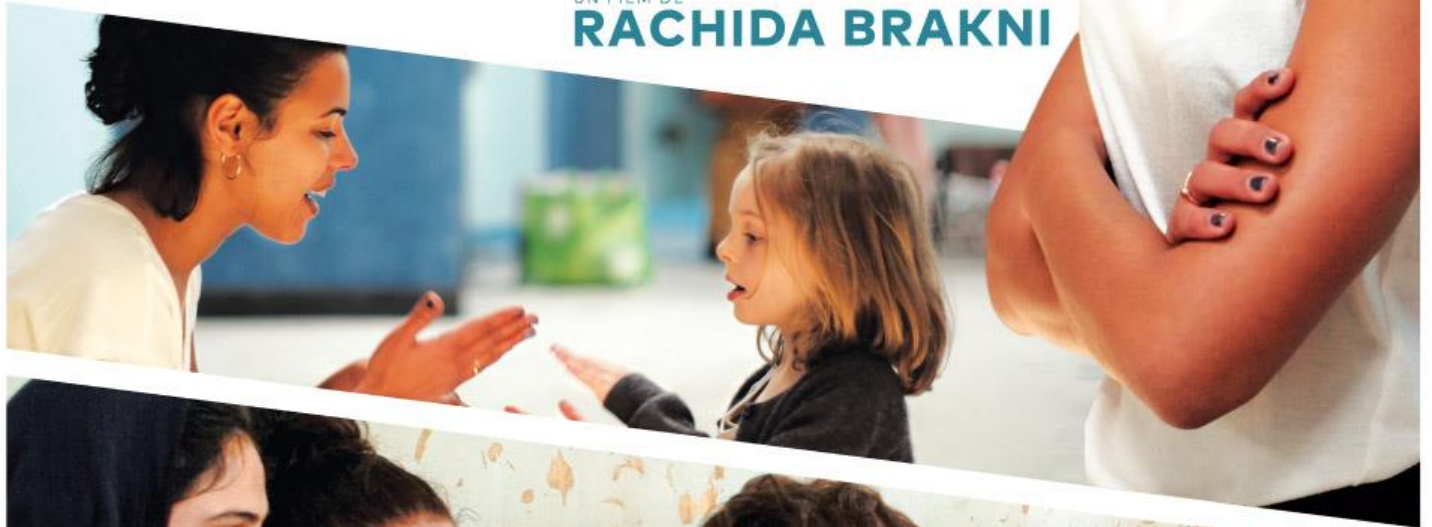
capricci présente



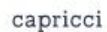
PRIX DU PUBLIC
FESTIVAL ENTREVEUES DE BELFORT

DE SAS EN SAS

UN FILM DE
RACHIDA BRAKNI



un film de RACHIDA BRAKNI
avec ZITA HANROT, SAMIRA BRAHMIA,
JUDITH CAEN, FABIENNE BABE, LORETTE-SIXTINE,
SOUAD FLISSI, MERIEM SERBAH, SALMA LAHMER, DJAMILA LEMOUDA,
SIMON BOURGADE, LUC ANTONI, SERGE BIAVAN, SACHA BOURDO • scénario RACHIDA BRAKNI,
RAPHAËL CLAIREFOND • image KATELL DJIAN • son DAVID RIT • décors DANIEL BEVAN • montage image YORGOS LAMPRINOS
montage son SÉVERINE RATIER • mixage JULIEN PEREZ • étalonnage GADIEL BENDELAC • production THIERRY LOUNAS, CAPRICCI PRODUCTION
avec le support du CNC, RÉGION ÎLE-DE-FRANCE, CGET/ACSÉ • en partenariat avec SOFICINÉMA 12 • avec le soutien de la PROCIREP



REVUE DE PRESSE

DE SAS EN SAS

Un film de Rachida Brakni

PRIX DU PUBLIC
FESTIVAL ENTREVUES DE BELFORT
2016



Donald Trump, le 27 janvier. PHOTO: CARLES BARRIA, REUTERS

PLUS QUE 1429

Un seul mois de Donald Trump à la Maison Blanche a provoqué le vertige à la planète. Expiration prévue en 2021, s



Rachida Brakni Du cinéma au violon

L'actrice multiprimée et engagée se fait réalisatrice avec *De sas en sas*, huis-clos carcéral esthétique et oppressant, inspiré des visites qu'elle a un temps rendues à un ami incarcéré.

PORTRAIT, PAGE 32

Le mieux-être animal point son museau

La prise de conscience a été tardive, mais elle semble désormais admise : les métrages de viande multiplient pour limiter autant que possible la souffrance des bêtes d'élevage.

ANALYSE, PAGES 20-21, ET TRIBUNE

Libérée, sans condition

Rachida Brakni L'actrice à l'énergie soufflante se réinitialise en réalisatrice visiteuse de prisons.



S l'énergie et le talent étaient des délits, Rachida Brakni serait mise en examen pour recel. Elle est en tournée avec *Je crois en un seul dieu*. Seule en scène, elle campe trois femmes dont les destins fusionnent un jour d'attentat. En avril, elle sort son deuxième album musical, en duo avec Gaëtan Roussel. Déjà metteuse en scène au théâtre, l'actrice adoubee et césarisée visse sur ses boucles brunes la casquette de réalisatrice. *De sas en sas*, son premier long métrage, un huis-clos aussi esthétique et vibrant qu'oppressant, s'inspire de son expérience de la prison. Un temps, elle a rendu visite à un ami incarcéré. Pour un portable volé et quelques barrettes de shit, son frère, aujourd'hui serveur, s'est aussi retrouvé en taulé. Lesté de lenteurs administratives, menotté par les rapports de force, l'accès au parloir est un chemin de croix. Comme on est assez persuadée que Brakni va prendre perpète dans sa nouvelle fonction, on a imaginé la suivre derrière les grilles, en visiteuse de ses libertés.

Appel, présentation des papiers. En ce mois de janvier frisquet, on pose notre sac à l'Atmosphère, bistrot parigot du X^e. Les boiseries ont de la gueule, et Souad, la tenancière,

qui joue dans *De sas en sas*, a suffisamment de gouaille pour brosser un portrait imagé de Brakni. L'amie serait «une couverture de cachemire avec toi dedans» et la réalisatrice, une «marionnettiste» capable de trucider doutes et hésitations. Derbys noirs aux pieds, jeans anthracite et col de caban relevé, Rachida Brakni pousse la porte. Elle arrive de Lisbonne, où elle vit désormais avec son mari, Eric Cantona, le numéro 7 de

LE PORTRAIT

Manchester reconverti, entre autres, dans le cinéma, et avec leurs deux enfants, Emir, 7 ans, et Selma, 3 ans. Peu conscient de sa dette envers l'émir Abd el-Kader, homme à poigne symbole du combat contre le colonialisme, l'ainé file doux quand la cadette est «rabelaisienne». Le démenagement dans la capitale portugaise fait suite aux errements du gouvernement français. En 2016, quand la déchéance de nationalité devient mesure antiterroriste, le couple Brakni-Cantona décide de se faire la belle et de cavalier loin du populisme émergent. Urne et isoloir ont beau faire partie de son vocabulaire depuis ses 18 ans, la gosse d'Athis-Mons concède qu'en politique elle n'a été convaincue qu'une seule fois, par Taubira. Pour la primaire du PS, elle n'était pas sur zone, aurait

penché pour Peillon. Engagée, elle milite contre le mal-logement avec la fondation Abbé-Pierre, a pataugé dans la gadoue à Calais, et vient de signer l'appel contre les violences policières. Son mari avait promis de louer des réfugiés syriens. Il a tenu parole et a mis à disposition une maison à Marseille. **Vestiaire et toilettes.** Aînée d'une fratrie de trois, Brakni porte en bandoulière une histoire d'intégration aussi douloureuse que classique. Algériens, ses parents n'écrivent et ne lisent pas le français. Le père est routier, puis chauffeur-livreur, la mère, femme de ménage. L'illettrisme se contourne à coups de lunettes oubliées et de bras bandé. Dès 10-11 ans, Brakni revêt l'uniforme de porte-parole administratif de la famille. Les emmanchures sont un peu larges, mais la fillette s'applique à ne jamais trahir la confiance de ses parents. Pour parer les humiliations, elle dégaîne son stylo, parlemente avec les fonctionnaires. Dureté et condescendance la blessent. Elle fourbit ses armes, songe au barreau. Robert Badinter l'inspire. Elle dit : «Un peu naïvement, je me voyais défendre la veuve et l'orphelin.» Après un bac L option théâtre pour ciseler son phrasé, elle s'inscrit en Deug d'histoire à Tolbiac. L'appel des planches supprime son angoisse de la précarité. Studio-théâtre à Asnières, Conservatoire, Comédie-Française, *what else?* Prunelle pétillante et discours charpenté, la comédienne modère sa réussite. Elle avoue avoir dû s'y reprendre à deux fois pour entrer au Conservatoire, et avoir claqué la porte du Français parce qu'elle ne voulait pas de l'alternance (jouer deux pièces à la fois). Preuve de sa propension à la flânerie, son agenda présenterait quelques espaces vacants... **Côté finances,** nul besoin de fouille au corps. Brakni joue la transparence et elle livre cash ses rémunérations. **Decrescendo,** cela va de 200000 euros à «rien», en passant par 20000 euros pour *De sas en sas*, qui l'a occupée deux ans. La pub a, elle, craché très correctement. A vanter les mérites bancaires de LCL sur fond de «plus, plus, un petit peu plus» quand, dans le même temps, son mari démontait les ressorts retors de la finance, elle s'est attiré en 2010 les foudres de Roselyne Bachelot. Dans une tribune dans *Libé*, elle a riposté indépendance d'opinion et liberté d'action. Le contrat pour L'Oréal a, lui, été rompu quand elle s'est coupé les cheveux. Elle pourrait replonger dans la *réclame*, mais pas pour la carrosserie d'une berline. Elle n'a pas son permis... A-t-elle investi? Le verbe nous revient en boomerang avec le tranchant de l'étonnement. Seul bien immobilier, un appartement en Algérie acheté pour ses parents.

Emargement, dernière salle, attente. La cicatrice à l'arcade résulte de démêlés... avec une branche. Aujourd'hui, la jeune quadra, qui a mis «tellement de temps à [s']apaiser sur le problème de la nationalité», n'est plus dans la révolte. Les Portugais l'imaginent lisboète, ses parents lui répondent en français. Sa jeune sœur, DJ, ne parle pas l'arabe. Demeurent le rapport charnel avec la langue maternelle et l'amour des intelligences méissées. L'envie de raconter une femme multiple. Elle est allée lire du Duras pendant un défilé de Bouchra Jarrar, styliste chez Lanvin, s'est liée d'amitié avec Françoise Fabian, «une femme qu'elle ne pouvait manquer». Admiration réciproque: «Rachida est très généreuse et très exigeante à la fois. Elle refuse la médiocrité. C'est un être impressionnant, une battante à qui rien ne résiste.» La touche-à-tout tempère: elle ressort de scène exsangue et le métier d'acteur abîme. Au quotidien, elle se passe de cinéma, mais s'évade dans la musique ou la lecture. Nul SAS à son actif, mais de solides coups de cœur, *Article 353 du code pénal* de Tanguy Viel, *Voici venir les rêveurs* d'Imbolo Mbue ou *les Sauvages* de Sabri Louatah, témoins des désillusions socio-économiques.

Les centièmes de seconde grattés se mêlent désormais au tartan du souvenir. L'ex-sprinteuse nage trois fois par semaine et marche vite, les écouteurs sur la tête. L'accompagnent Nick Cave, PJ Harvey, Bashung ou Louise Attaque. L'amour? Loin d'aveugler, il rendrait extralucide. Alors Brakni préserve son couple, sans être dans la fusion. Elle ne s'astreint pas davantage aux classiques salamalecs de mère ébahie. Elle se préfère sans doute fille de l'air. ◀

Par **NATHALIE ROULLER**
Photo **BORIS ALLIN, HANS LUCAS**

Le Monde

« De sas en sas » : libres mais enfermées

Rachida Brakni fait ses débuts de réalisatrice en mettant en scène des femmes qui attendent au parloir d'un établissement pénitentiaire.



L'AVIS DU « MONDE » – POURQUOI PAS

Par une journée de canicule, un groupe de femmes se retrouve à la porte d'une maison d'arrêt, pour accéder au parloir. Père, époux, amant, frère, fils, c'est de toute façon à un prisonnier qu'elles sont venues rendre visite. Pour entrevoir l'être aimé (ou pas tant aimé que ça), elles doivent suivre un parcours compliqué, scandé de fouilles, de formalités rendues encore plus absurdes par l'introduction de technologies défailtantes.

Pour ses débuts de réalisatrice, Rachida Brakni a la bonne idée de transformer cette situation arrachée à la réalité en une succession (« de sas en sas ») de huis clos théâtraux. A chaque étape, les actrices, toutes formidables, esquissent l'histoire qui a amené chacune d'elles aux portes du pénitencier. Au centre, il y a une mère et une fille (Samira Brahmia et Zita Hanrot,

cette dernière déjà remarquée dans *Fatima*, de Philippe Faucon) venues voir leur fils et frère. Mais aussi une dame bien mise (Fabienne Babe), une allumeuse qui joue avec le feu en agaçant les gardiens (Meriem Serbah), une matrone venue avec une jeune femme fraîchement arrivée en France qu'elle destine à son fils.

Portrait de groupe inédit

Dans un premier temps, *De sas en sas* enchaîne ces présentations avec fluidité, composant un portrait de groupe inédit dans le cinéma français. Au bout d'un moment, les échos d'une émeute (à moins qu'il ne s'agisse juste d'un mouvement de mécontentement) se font entendre et la réalisatrice et scénariste (avec Raphaël Clairefond) tente de porter son film à un autre niveau, visant l'explosion, le paroxysme. Elle n'y parvient pas tout à fait, et le récit se désunit en une série de scènes qui dissipent un peu la très forte impression qu'avaient suscitée ces femmes faites un moment prisonnières par les liens du sang ou du cœur.

Film français de Rachida Brakni avec Zita Hanrot, Samira Brahmia, Fabienne Babe (1 h 22).

Sur le Web : www.capricci.fr/de-sas-sas-2015-rachida-brakni-387.html

Thomas Sotinel, 21.02.2017

Télérama

DE SAS EN SAS

RACHIDA BRAKNI

Des mères, sœurs ou épouses de détenus en attente de visiter leur proche au parloir. La première réalisation de Rachida Brakni frappe fort.



Pour Nora et sa mère, Fatma, c'est le jour du parloir. Tout préparer sans rien oublier et rouler, longtemps, vers Fleury-Mérogis, où elles retrouvent d'autres femmes qui, comme elles, visitent, régulièrement, un homme de leur famille. Pour ces mères, ces sœurs, ces épouses de taulards commence alors un véritable parcours du combattant, dans une chaleur caniculaire...

Rachida Brakni, qui passe à la réalisation, frappe fort avec ce portrait de quelques « condamnées collatérales » à la prison. C'est d'abord un superbe gynécée (composé d'actrices professionnelles et non professionnelles), d'une mixité sociale exemplaire et d'une solidarité insolente : à chaque visite, il faut tenir, rester gaies, papoter comme si de rien n'était, tenter d'ama-douer les gardiens, eux aussi victimes de l'enfermement, ou gueuler pour être entendues par l'administration pénitentiaire.

Le contrôle, les vestiaires, la lingerie où elles rapportent du linge propre pour leur prisonnier : tout semble d'une totale véracité. Mais *De sas en sas* est plus qu'un film social. Rachida Brakni dispose ses héroïnes dans ses

plans comme une photographe. Elle orchestre leurs mouvements, des plus énergiques aux plus infimes, avec une grande expressivité : le rouge d'un chemisier, le jaune d'un sac, le bleu électrique d'un blouson éclatant, autant de signes extérieurs de vitalité dans cet intérieur de murs lépreux, de lino terne et de gris acier.

Quand la chaleur et l'attente deviennent insupportables, que les corps et les esprits s'échauffent, Rachida Brakni resserre le tableau sur la peine que ces femmes ont à purger, elles : leur sentiment de culpabilité. De ne pas avoir suffisamment surveillé leurs fils. De ne plus vouloir passer des après-midi entières au parloir pour leurs frères. D'avoir honte d'être mariée à un taulard... Quand s'ouvrira le dernier sas, cette satanée porte du parloir, la violence sera oubliée, et elles souriront, à nouveau, parce qu'il le faut bien. On ne verra pas ces hommes qu'elles viennent visiter. Dans ce huis clos flamboyant, pour une fois, il n'y a qu'elles qui comptent.

— **Guillemette Odicino**

| France (1h22) | Scénario : R. Brakni, Raphaël Clairefond. Avec Zita Hanrot, Fabienne Babe, Meriem Serbah, Samira Brahmia.



Dans la chaleur étouffante de Fleury-Mérogis, les esprits s'échauffent, la culpabilité gagne...



Le Canard enchâiné



De sas en sas

Par une journée d'été caniculaire, des femmes se présentent à l'entrée d'une prison pour accéder au parloir, où un fils, un frère, un mari les attend...

Ce premier long-métrage réalisé par la talentueuse comédienne Rachida Brakni retrace leur lente progression, d'une porte à l'autre de la prison. Entre ces femmes se nouent des liens, se règlent des comptes, éclatent des crises.

Si le film éclaire bien un angle mort de la condition carcérale – les épreuves des visiteuses –, il a tendance à retomber dans les recettes éprouvées du huis clos psychologique. Avec quelques facilités ou maladresses, çà et là. – **D. F.**

L'OBS

Tout est concentré en une journée d'été, à Fleury-Mérogis. Une poignée de femmes, jeunes et vieilles, se croisent dans la salle d'attente des visiteurs : angoisse, colère, désespoir, chaleur, huis clos étouffant.

Il y a les sas, pièces que traversent les familles avant de voir les détenus. Et il y a les SAS, les surveillants de l'administration pénitentiaire, indifférents et blasés. Entre les deux, la tension et la rage : les femmes parlent, se confient.

Rachida Brakni, pour son premier film, manifeste son sens de la dramaturgie et du rythme. C'est fort, parfois attendu, un peu théâtral. Et prometteur.

François Forestier



De sas en sas, un film de prison oppressant

Pour son premier long, l'actrice Rachida Brakni filme le parcours d'une poignée de visiteuses de prison.

Dans la plupart des films de prison, l'espace se répartit entre la cellule, la cour et le parloir. Tous ces lieux sont hors champs ici.

Pour son premier long, l'actrice Rachida Brakni filme le parcours d'une poignée de visiteuses. Un sas, une fouille, des bruits de serrure, puis un autre sas, d'autres bruits de serrure...

Comme dans *Do the Right Thing*, la chaleur est oppressante et la tension monte. Dommage qu'au sein de ce groupe de femmes, bien obligées de cohabiter, tout apparaisse un brin forcé.

Par Thomas Baurez, le 22/02/2017

D R A M E
**DE L'AUTRE CÔTÉ
DU PARLOIR**

★ ★ ★ **DE SAS EN SAS**, de Rachida Brakni, avec Zita Hanrot, Fabienne Babe, Judith Caen (en salles le 22 février).

Elles s'appellent Nora, Judith ou Marlène et viennent rendre visite à un de leurs proches en prison. Le rituel est le même jusqu'à ce jour caniculaire où la chaleur aura raison de l'harmonie du groupe...

Quelques mois après *La Taularde*, le cinéma français conjugue à nouveau le film carcéral au féminin. Mais point de prisonnières ici. Pour sa première réalisation, l'actrice Rachida Brakni a préféré se focaliser sur les visiteuses. Des femmes, en théorie libres, mais tout aussi enfermées que leurs



PRESSE

hommes. Pour suggérer cette idée, la réalisatrice s'est attelée au genre périlleux du huis clos... et s'en sort avec les honneurs. *De sas en sas* ne fait jamais penser à du théâtre filmé : on suit le parcours de ces combattantes à travers les différents sas et jusqu'au parloir. Les comédiennes sont épatantes. La jeune Zita Hanrot confirme nos espoirs depuis son César l'an passé pour *Fatima* tandis que Fabienne Babe fait ici un retour remarqué au cinéma.

A. L. F.

/madame **CULTURE**

LE BUZZ DE...
Viola Davis
p. 36

MUSIQUE
Noah Cyrus
p. 38

À NE PAS RATER
"Big Little Lies",
secrets de femmes
p. 39



ACTU
RACHIDA BRAKNI
"Personne
n'est à l'abri..."

Un film, une pièce de théâtre, un album en 2017 *...
Qu'est-ce qui fait courir Rachida Brakni,
hormis le fait d'avoir été coureuse de demi-fond dans une vie
antérieure ? La passion, tout simplement. Son long-métrage
« De sas en sas », dont le pitch se résume à une journée particulière
en prison, est un geste fort, radical, engagé.

PAR LETITIA CÉNAC

"Madame Figaro". - Pourquoi ce premier film ?

Rachida Brakni. - La prison, j'ai cette idée en tête depuis longtemps. Il m'est arrivé de rendre visite à un proche à Fleury-Mérogis. J'ai eu envie de raconter une histoire à partir de ce que j'y ai vu. La prison est un lieu de fantasme. On a tendance à réduire les détenus à des monstres. Il n'y a pas que des tueurs...
Qu'appellez-vous la peine indirecte ?

Lorsqu'on a un proche incarcéré, on se sent également puni. C'est cela la peine indirecte. Une espèce de transfert de responsabilité du prisonnier à sa



Zita Hanrot dans
"De sas en sas",
de Rachida Brakni.

famille, où la culpabilité a sa part. Le visiteur a le sentiment d'être incarcéré à son tour lors des journées de visite.
C'est le parcours du combattant...

Entre l'entrée dans la prison et le parloir, il peut s'écouler une heure et demie, voire deux heures. C'est très éprouvant. Les visiteurs passent de sas en sas. Et le sas est comme une bulle de non-droit. Je trouve ces femmes bouleversantes. Il y a une forme de pudeur et de solidarité entre elles. Leur abnégation me touche beaucoup. Au parloir, le temps est très court : entre vingt minutes et une demi-heure. Là, il s'agit de faire belle figure, de ne surtout

pas ramener son quotidien. L'abnégation de ces femmes me touche beaucoup.

Où avez-vous tourné ?

Dans l'hôpital psychiatrique désaffecté pour femmes de Maison Blanche, à Paris. Il y a beaucoup de similitudes, au-delà de l'enfermement, entre la prison et l'hôpital psychiatrique. Ces bâtiments sont souvent construits par les mêmes architectes. On y trouve aussi une mixité sociale. Ne perdons jamais de vue qu'on ne choisit pas sa famille. Personne n'est à l'abri...

Qu'avez-vous pensé, vous, de votre passage à la réalisation ?

J'ai été piquée. La direction d'acteurs a été un bonheur inouï. Et puis affirmer son désir est très agréable. Pour l'image, je me suis inspirée des travaux photographiques d'Atwood, Korganow, Depardon...

Ce huis clos respecte la règle des trois unités...

Je viens du théâtre !

* Un film : De sas en sas, en salles le 22 février. Une pièce : Je crois en un seul dieu, au Théâtre du Rond-Point, à Paris, du 14 mars au 9 avril. Un album : Accidentally Yours, Barclay, 14 avril.



STYLIST

MAGAZINE

L'INTERVIEW HISTORIQUE

Quelle est la dernière page que vous avez visitée ?

Le site de Brocante Lab. Je voulais acheter un très beau fauteuil des années 1900, mais ça coûte un peu cher et c'est pas si chan-mé que ça finalement.

La page que vous avez envoyée à tous vos potes ?

Celle du Nikon Film Festival pour soutenir *Je suis ton meilleur ami*, un court-métrage réalisé par Ambroise Sabbagh et David Chaussé. Il leur faut le plus de vues possible.

Le dernier profil Facebook que vous avez stalké ?

Ceux de Kendall Jenner et sa sœur Kim Kardashian. Parvenir à vendre des millions de dollars une chose qui n'est pas palloable, je trouve ça totalement fascinant.

La personne que vous stalkez souvent ?

Lerla Bekhti depuis qu'on a tourné ensemble dans *Les Carnivores* cet été, je suis tout ce qu'elle fait.

La dernière vidéo virale que vous avez matée (en secret) ?

Une fille chante devant son écran. Les paroles : « Je suis ta sœur. Et alors ? ». Et sa sœur entre dans la chambre sans frapper. Là, elle se prend une baffe qu'elle n'a pas vu venir. C'est bête mais très efficace.

La dernière fois que vous avez consulté vos comptes bancaires ?

Il y a cinq jours. Je suis une très mauvaise gestionnaire, je stresse souvent alors je fais des virements de compte à compte, ça me rassure.

Votre dernière virée d'angoisse sur Doctissimo ?

C'était après une soirée, j'ai eu un trou noir d'une vingtaine de minutes, je ne me souvenais plus de rien et j'avais des petits



PLONGÉE SANS FILTRE DANS L'HISTORIQUE DE NAVIGATION INTERNET DE :

ZITA HANROT

César du Meilleur espoir féminin en 2016 pour *Fatima*, Zita Hanrot, 27 ans, confirme qu'elle méritait bien sa statuette. Cette semaine, elle est dans *De sas en sas*, un film de Rachida Brakni et le portrait d'une micro-société tenue par des rapports de force et de séduction. Tout un programme.

boutons au creux du bras, j'ai cru que c'était la gale. Je suis donc allée voir sur Doctissimo ; en fait c'était rien, ouf !

La pub ciblée qui vous a mis la honte ?

Je fais des achats compulsifs chez Darty en ce moment, du coup je reçois des pubs d'électroménager tout le temps, comme si j'étais une vieille ménagère alors que je n'ai que 27 ans, c'est déprimant.

Le service que vous avez sollicité sur les réseaux ?

J'ai demandé à mes contacts d'aller voir *13/11*, un spectacle mis en scène par mon chéri. Ça a fonctionné : on était complet tous les soirs.

Le dernier truc que vous avez vérifié sur Wikipédia ?

J'écoutais *La Dispute* sur France Culture, les animateurs parlaient de Cy Twombly, un artiste que je ne connaissais pas et dont j'ai tapé le

nom en phonétique. J'ai fini par trouver : il y a une rétrospective au Centre Pompidou, je vais aller la voir.

Le mot dont vous êtes toujours obligée de chercher l'orthographe ?

« Malheureusement » avec tous ces E, U et R. Je l'utilise pourtant assez souvent pour annuler des rendez-vous de dernière minute.

La vidéo que vous avez regardée beaucoup trop de fois ?

Le magnifique clip *Pass This On* de The Knife, avec ce trans qui arrive dans une salle des fêtes, pose son ampli, chante et danse de façon sensuelle. Cette personne qui représente un peu le désir interdit hypnotise tout le monde, j'adore.

L'info que vous avez fait semblant de connaître mais que vous avez dû vérifier après ?

Bernard Cazeneuve, j'ai fait genre oui, oui, je sais, mais en fait je ne connaissais ni sa fonction, ni sa tête, ni depuis combien de temps. Il était au gouvernement. Il faut dire que ça change tout le temps.

La phrase la plus absurde que vous avez tapée dans Google ?

À quoi ressemble un bébé pigeon ?

Combien de fois vous googlez-vous par mois ?

Cinq fois par mois c'est un bon ratio ? Je suis ce que disent les médias sur les projets auxquels je collabore, voir s'il y a un bon écho.

Le code secret le plus débile que vous avez eu ?

Ordinateur.

La dernière adresse que vous avez tapée sur Google Maps ?

14, rue Crespin-du-Gast dans le 11^e, j'allais faire des photos pour *Télérama*.

Rachida Brakni

"De sas en sas", son premier film de réalisatrice, une pièce de théâtre et un nouvel album: l'actrice, généreuse et intègre, multiplie les projets et les talents.

D'où est née votre envie de passer à la réalisation?

De la nécessité de raconter une histoire qui me trotte dans la tête depuis plus de dix ans. Je n'avais jamais eu de velléité de cinéaste avant mais, là, je voulais choisir mes actrices, mes décors, et raconter ces sensations que je connais. J'ai eu un proche en prison auquel je rendais visite et j'ai voulu retracer cette expérience, parler de ces femmes, ces mères, ces sœurs, qui tiennent bon et viennent voir les leurs malgré les contraintes et les regards.

De qui vous êtes-vous inspirée pour composer cette galerie de personnages?

Il y a un peu de moi dans chacune, mais il y a surtout toutes celles que j'ai croisées là-bas, venant de cultures et de sociologies diverses. C'est terrifiant de se dire que la prison est l'un des rares lieux de mixité aujourd'hui. Je trouvais d'ailleurs intéressant de confronter ces figures féminines, si différentes, à un groupe d'hommes, les gardiens, qui, d'une certaine manière, représente l'autorité et la répression. **Lors de vos premières visites, par quoi avez-vous été frappée?**

Au début, c'était très violent, cet espace anxigène, ce bruit, cette odeur. J'ai ressenti pour la première fois en sortant ce qu'être libre signifiait vraiment. J'ai aussi été frappée par l'absence de jugement dans cet espace. Malheureusement, tout le monde peut être confronté à cette situation, il n'y a qu'un pour cent de dangereux criminels en prison, mais la société juge, condamne les prisonniers et leurs familles. Aussi, dans cet espace terrible, il existe un certain soulagement. Pour écrire le scénario, je me suis souvenue de ce que j'avais vécu mais j'ai réalisé qu'il fallait aussi que j'y retourne. Mon point de vue sur les gardiens était faussé parce que j'étais de l'autre côté, très jeune et en colère contre tout. Or je ne voulais pas être manichéenne.

Avez-vous songé à jouer dans votre film?

Jamais. Filmer un huis clos avec dix personnes était déjà une vraie gageure, je n'allais pas ajouter de contrainte supplémentaire. En revanche, comme je voulais être dans le film d'une manière ou d'une autre, j'ai chanté le générique. A l'origine, je voulais un morceau de Johnny Cash, que j'adore et qui donnait des concerts dans les prisons. Or ces deux minutes de chanson coûtaient trop cher. J'ai fait part de mon désarroi à une amie, qui est la manageuse de Gaëtan Roussel, et elle m'a appris qu'il rentrerait des Etats-Unis, où il avait composé un

morceau de country avec une chanteuse, *Accidentally Yours*. Ils me l'ont envoyé, j'ai adoré, et Gaëtan me l'a donné. J'ai alors osé lui demander si je pouvais essayer de la chanter avec lui. Et ça a marché. Tellement bien qu'il m'appelait quelques semaines plus tard pour me proposer de monter le groupe Lady Sir avec lui.

Votre album en duo est donc né du film?

Absolument. Le film terminé, je me suis mise à écrire des chansons, lui à composer. Pour nous deux. Je connais Gaëtan depuis six ou sept ans, nous sommes amis mais aussi très pudiques. Jamais je ne me serais avisée de lui demander de former un groupe avec moi. Dans ce disque, nous chantons d'une seule et même voix en anglais, en français et en arabe. Après l'album, nous ferons le Printemps de Bourges, les festivals d'été et une tournée à l'automne.

Chanter sur scène vous plaît?

J'adore! C'est tellement différent du théâtre. C'est plus libre que lorsque je joue un texte dans mon petit pantalon noir. Je peux me lâcher, même dans les costumes créés par ma chère Bouchra Jarrar. Je me prends pour une rock star! C'est grisant d'être avec des musiciens et dans une telle interaction avec le public.

Mais, avant cela, vous serez au théâtre...

Je serai en tournée avec *Je crois en un seul dieu*, de Stefano Massini, que je vais jouer aussi au Théâtre du Rond-Point. J'incarne trois rôles: une Israélienne, une Palestinienne et une Américaine. Quand la pièce commence, on apprend que le destin de ces femmes se croisera lors d'un attentat à Tel-Aviv. L'étudiante palestinienne décidera de devenir martyre et la prof d'histoire juive, de gauche, progressiste, sera gagnée par la peur et le tout sécuritaire après avoir échappé à un attentat. Quant à la GI américaine, elle ne comprend pas vraiment ce qu'elle fait là et représente, d'une certaine façon, le point de vue du spectateur. Ses questionnements font écho à nos propres inquiétudes, ici, face au terrorisme. Mais, comme mon film j'espère, la pièce n'est pas manichéenne. On a de l'empathie pour tous les personnages. Les voix de ces femmes résonnent d'autant plus dans le contexte actuel.

Vos choix sont engagés. Pourriez-vous jouer des comédies, des textes légers?

J'adorerais faire une comédie mais j'ai besoin qu'il y ait du sens, un message. Si c'est juste pour faire la rigolote de service, ça ne m'intéresse pas. Ça m'ennuierait et je serais nulle. Ce genre n'empêche pas le fond. On peut divertir

et raconter des choses passionnantes en même temps, comme le faisait Lubitsch. Mais l'encéphalogramme plat, je ne peux pas. J'ai besoin de fulgurances, je milite pour la comédie intelligente. Du coup, ça fait « actrice engagée ». Mais j'aime trop ce métier pour le faire par-dessus la jambe ou pour de mauvaises raisons. C'est peut-être naïf et puéril, mais raconter des histoires est pour moi le plus beau métier du monde et il implique une certaine responsabilité. J'aime ce qui rend compte, ce qui donne la parole à ceux que l'on n'entend pas, que l'on ne voit pas. En tant que comédienne, j'ai envie d'être un passeur de témoin.

Vous préparez déjà un deuxième film?

J'ai quelques idées mais c'est encore vague. J'aimerais peut-être raconter la prison de l'autre côté, voire réaliser un triptyque sur ce milieu. Avec ce premier film, je comprends à quel point la montagne est difficile à gravir. Cela étant, c'est comme les accouchements, on y retourne parce qu'on ne retient que le beau. **Comment conciliez-vous vie privée et carrière en vivant à Lisbonne avec votre mari et vos enfants?**

Le week-end ou entre deux dates, je file à la maison. Je m'organise avec Eric [Cantona] et, dans mes tournées, je demande à être libre pendant les vacances scolaires. Je gère mon temps pour profiter d'eux au maximum.

Pourquoi avoir choisi le Portugal?

Nous y allions depuis dix ans avec Eric. Depuis toute jeune, je souhaitais vivre une expérience à l'étranger mais, par peur, je n'avais jamais osé. Alors que mon mari a toujours burlingué, à Londres, à Barcelone... Je voulais partir aussi pour proposer autre chose à mes enfants. Et puis cette histoire de déchéance de nationalité m'a tellement plombée qu'on a sauté le pas. Mon fils et ma fille sont au lycée français, on vit au bord de la mer, à deux heures de Paris seulement, il y a le soleil, la bonne bouffe, la mixité sociale... J'adore la France, j'y reviendrai, c'est mon pays, mais Lisbonne nous offre un cadre de vie idyllique.

Des projets avec votre époux?

Non, pas même sur l'album. Sur le premier, il avait écrit les chansons mais, cette fois, je m'y suis mise. Cela dit, j'adorerais qu'un metteur en scène nous propose un beau film ensemble!

Propos recueillis par Marie Deshayes

De sas en sas, de Rachida Brakni. Sortie le 22 février.
Je crois en un seul dieu, Théâtre du Rond-Point, du 14 mars au 9 avril. Accidentally Yours, avec Gaëtan Roussel (Barclay). Sortie le 14 avril.

RACHIDA BRAKNI

«Je déteste qu'on prenne le public pour un imbécile»

Elle signe son premier film en tant que réalisatrice, *De sas en sas*, et mène une carrière singulière, en ignorant les faux-semblants et la langue de bois. Rencontre avec une femme libre.

Elle s'excuse – emploi du temps surchargé oblige – de devoir donner rendez-vous un dimanche. Elle ignore les minauderies et les poses si souvent d'usage dans la corporation du cinéma. Elle parle de ses choix de femme et d'actrice avec une même franchise. Rachida Brakni, qui fête ses 40 ans le 15 février, avance pas dans la vie et dans sa carrière en se souciant de son image et de sa bonne réputation. Depuis ses débuts au théâtre, et sur le grand écran à la fin du siècle dernier (entre autres dans *Loin*, d'André Téchiné et *Chaos*, de Coline Serreau), l'actrice trace sa route en toute liberté et aime surprendre. En ce début d'année, elle signe son retour sur les grands, mais... derrière la caméra. Dans son premier film en tant que réalisatrice, *De sas en sas*, Rachida Brakni met en scène, le temps d'une journée d'été caniculaire, les relations entre quelques femmes qui rendent visite à leurs proches, incarcérés dans la prison de Fleury-Mérogis. Vérifications administratives, fouilles, attentes interminables : de sas en sas, avant de parvenir aux parloirs, ces femmes tissent des liens et dialoguent, malgré tout. Résultat : un film fort, émou-

vant et dépourvu de toute sensiblerie. Ses expériences, ses origines, ses indignations : Rachida Brakni s'explique.

Comment avez-vous eu l'idée de *De sas en sas* ?

Il faut revenir quinze ans en arrière. À cette époque, je rendais régulièrement visite à un proche qui était incarcéré. Très vite, je me suis dit qu'il y avait un film à faire sur les femmes en attente de parloir. À force d'attente et d'humiliations diverses, elles payent l'addition de la peine infligée à leurs proches et subissent en fait une sorte de peine indirecte.

Ces femmes n'ont pas toutes les mêmes origines.

Les détenus ont beau être en majorité issus des milieux défavorisés, la population pénitentiaire reste néanmoins diverse. Les maisons d'arrêts sont même l'un des rares endroits, avec les hôpitaux psychiatriques, où l'on rencontre une vraie mixité sociale car nul n'est à l'abri de la prison et de la folie. Du coup, cette diversité se retrouve aussi du côté des femmes en visite. Elle est bien plus réelle en prison

repères

1977

Naissance le 15 février à Paris.

1997

Pensionnaire à la Comédie-Française.

2001

Chaos, de Coline Serreau (César du meilleur espoir féminin).

2002

Ruy Blas, au théâtre (Molière de la révélation théâtrale).

2003

L'Outremangeur, de Thierry Binisti.

Avec Isabelle Carré dans Cheba Louisa, de Françoise Charpiat, en 2013



... qu'à l'école ou à l'hôpital, deux institutions qui fonctionnent depuis longtemps à deux vitesses. Ce qui est très grave.

Dans votre film, on ne voit quasiment aucun homme du côté des proches des détenus.

Cela correspond à une réalité. Les mères et les sœurs sont bien plus présentes que les pères et les frères. Les hommes, dans ces prisons, ils sont détenus ou surveillants.

Ces derniers sont également victimes de l'enfermement.

Quand je me rendais en prison pour des raisons personnelles, j'étais habitée par une véritable haine à leur endroit. Ils m'apparaissent comme les symboles d'une institution qui ne jure que par la répression et comme des petits soldats de l'humiliation. Quand je me suis décidée à faire le film, forte d'une plus grande distance et d'une plus grande maturité, j'ai rencontré des gardiens. Et je me suis aperçue de la violence qu'ils enduraient. Leur espérance de vie est nettement inférieure à la moyenne nationale et, dans leurs rangs, le taux de dépression, de suicide et d'alcoolisme est effrayant. Vivre au quotidien dans une prison est destructeur pour tout le monde : détenus et gardiens.

Passer à la réalisation, vous y pensiez depuis longtemps ?

Je n'ai jamais eu aucune velléité de devenir réalisatrice. C'est la nécessité de raconter cette histoire qui m'y a entraînée. Je n'anticipe rien quant à l'avenir. Si un autre sujet me porte pourquoi ne pas tourner un autre film ? Dans le cas contraire, ce sera non. Je ne cherche pas à faire carrière.

A-t-il été facile de produire *De sas en sas* ?

En aucun cas. Ce n'est pas un film où l'on raisonne en termes d'acteurs « bankables » et d'efficacité, ce qui ne simplifie pas les choses. *De sas en sas* a été financé pour 750 000 euros, une somme très modeste. Et aucune chaîne de télévision n'a voulu contribuer au financement.

Pourquoi ?

Soit elles étaient effrayées par le sujet et disaient non tout de suite, soit elles demandaient des noms d'acteurs connus à mettre au générique. En gros, pour des raisons commerciales, elles auraient bien aimé voir Leïla Bekhti dans le rôle féminin principal et Gilles Lellouche dans celui d'un gardien. Sauf que moi, je n'en avais pas du tout envie. Le talent de ces acteurs n'est évidemment pas en cause, simplement, pour ce film, je ne désirais pas diriger des comédiens célèbres mais mêler des acteurs professionnels comme Zita Hanrot ou Fabienne Babe et des non professionnels. Cette exigence-là, aujourd'hui, elle n'est pas toujours bien reçue, loin s'en faut.

Cette absence d'audace, vous la percevez également en tant qu'actrice ?

Oui et c'est assez terrifiant. Les projets intéressants que je reçois ne parviennent pas toujours à trouver leurs financements. A contrario, d'autres projets qui me tombent des mains, se montent sans aucun souci. Heureusement, il reste quelques fenêtres pour que des films ambitieux soient produits, par exemple *Fatima*, de Philippe Faucon (César du meilleur film en 2016, ndlr) ou *La loi du marché*.

2008

Les bureaux de Dieu, de Claire Simon.

2011

La ligne droite, de Régis Wargnier.

2012

Les mouvements du bassin, de HDG.

2013

Cheba Louisa, de Françoise Charpiat.

2016

Les hommes de l'ombre, série (France 2).

Stéphane Brizé (prix d'interprétation à Cannes en 2016 pour Vincent Lindon, ndlr). Ces films rencontrent d'ailleurs souvent un grand succès et assurent la réputation du cinéma français dans le monde entier.

Votre constat n'incite pas à l'optimisme.

Il faut être lucide. L'écart se creuse de plus en plus entre les très grosses productions souvent bâclées et des films qui se tournent à l'arrache. Au milieu, par contre... C'est désolant de voir à quel point on prend si souvent le public pour un imbécile et je déteste ça.

Votre épanouissement de comédienne, vous le trouvez au théâtre ?

J'ai heureusement plusieurs cordes à mon arc. Au cinéma, les comédiens, et surtout les comédiennes, sont toujours tributaires du désir des autres. Moi, mon problème est triple: je suis une femme, je vais avoir 40 ans cette année et je m'appelle Rachida! Certes, les choses progressent un peu dans ces trois domaines, mais beaucoup reste à faire. Au théâtre, où les enjeux financiers sont moindres, je bénéficie de plus de libertés. C'est un espace où l'on cantonne moins les gens à leur enveloppe corporelle, à leur âge et à leurs origines.

Le théâtre vous a beaucoup apporté quand vous étiez plus jeune.

Je suis consciente de la chance inouïe dont j'ai bénéficié. Je suis née dans un milieu modeste et rien ne me prédestinait à mener ma barque dans l'univers de la culture. Quand je pense aujourd'hui, ce n'est pas pour ma pomme, mais pour ces jeunes gens, qui éprouvent encore plus de difficultés que moi à l'époque pour échapper au déterminisme social. Je n'ai jamais oublié d'où je venais.

De sas en sas, première réalisation. Son sous l'angle femmes de l'entourage déteints.



« L'impolitesse est un très bon endroit de comédie »

Vous sentez-vous toujours à part dans le milieu du cinéma ?

Je n'ai aucun complexe par rapport à mes collègues acteurs, mais je sais d'où je viens et j'en conserve des traces. Mes amis les plus proches ne sont pas issus de l'univers du spectacle. Aujourd'hui encore, sans savoir si c'est moi qui le provoque ou si ce sont les autres qui me le renvoient, il y a quelque chose dans ma personnalité qui résiste. Je n'aime pas, dans le milieu du cinéma, les fausses familiarités induites par le fait que l'on évolue dans les mêmes sphères. Je l'assume et je m'en porte très bien.

L'idée de transmission semble importante à vos yeux. Vous animez fréquemment des ateliers de théâtre.

Oui, j'aime ces expériences. Il y a quelque temps, j'ai travaillé avec des adolescents sans papiers issus de toutes les origines. Avec eux, je bossais autour de la question suivante: « C'est quoi être Français? ». Je me suis aperçue que ces gamins, pour peu qu'on leur en donne les moyens, aimaient et maniaient notre langue avec un appétit et une créativité parfois bien supérieure à celle de certains Français dits de souche. Cette question du « C'est quoi être Français? », elle résonne avec particulièrement de force en ce moment. Et je l'observe avec inquiétude, même si je me suis provisoirement éloignée.

C'est-à-dire ?

J'ai choisi en avril dernier de m'installer pour un an à Lisbonne avec mes enfants de 3 et 7 ans (*Emir et Selma, nés de son union avec Éric Cantona, ndlr*). Histoire de prendre l'air et de vivre une expérience. Histoire, aussi, de m'écarter du climat politique détestable qui règne en France. Cela me fait un bien fou. Là-bas, on me prend fréquemment pour une Portugaise. Et quand je réponds: « Non, je suis Parisienne », ça s'arrête là, on ne me demande rien d'autre! C'est la première fois de ma vie que cela m'arrive et c'est infiniment agréable.

Vous allez néanmoins revenir en France ?

Oui, sauf en cas d'événements électoraux qui m'entraîneraient à revoir ma position. Je suis Française et j'aime profondément mon pays. Mais quand je vois ce qu'il est en train de devenir, quand j'entends les réponses politiques proposées et qui nous entraînent droit dans le mur, je trouve cela désespérant. Cette année à l'écart m'apporte beaucoup.

Il en va de même pour vos enfants ?

Ils adorent. C'est génial pour eux d'apprendre une autre langue, de pouvoir appréhender une autre culture et de vivre dans une ville si foisonnante. J'aime l'idée de leur transmettre cette joie de voyager et ce bonheur de s'ouvrir aux autres.

• *De sas en sas*, de Rachida Brakni, avec Zita Hanrot, Meriem Serbah, Fabienne Babe. Sortie le 22 février.

marie claire



On est convaincu

De sas en sas

Pendant plusieurs années, Rachida

Brakni a rendu visite à un ami incarcéré à la prison de Fleury-Mérogis. De cette expérience elle a tiré *De sas en sas*, où elle raconte un jour dans la vie des proches de détenus. Mené par des actrices excellentes, ce drame social fougueux dépeint ces sœurs, mères, épouses qui aiment à travers les barreaux. De Rachida Brakni avec Zita Hanrot, Fabienne Babe, sortie le 22 février.

TROIS

COULEURS

HISTOIRES DU CINÉMA

EN TOURNAGE DE SAS EN SAS

Début mai, aux abords de Neuilly-sur-Marne, la comédienne Rachida Brakni s'inspirait d'un épisode de sa vie pour tourner son premier long métrage, un film carcéral raconté du point de vue des femmes qui viennent voir un proche au parloir.

Par QUENTIN GROSSET



Rachida Brakni entourée de ses actrices.

Elles transpirent à grosses gouttes, paraissent abattues. Dans une lumière blafarde, dix femmes, de générations et d'origines variées, suivies par deux surveillants, montent difficilement l'escalier qui les mènera au parloir, écrasées par le poids de la chaleur. Rachida Brakni, les yeux braqués sur le moniteur de contrôle, surveille rigoureusement les positions et les déplacements de ses actrices, toutes des piles électriques. Mélange de comédiennes professionnelles (Fabienne Babe, Judith Caen...) et de novices (Samira Brahmia, Souad Flissi...), le petit groupe, une fois la prise terminée, se disperse dans le décor, un hôpital psychiatrique partiellement abandonné dans lequel est recréée la prison de Fleury-Merogis. Cet après-midi, elles tourneront la dernière séquence du film : l'arrivée de ces femmes au parloir après une attente interminable dans les sas de sécurité.

À 38 ans, pour son premier film, Rachida Brakni s'inspire d'un épisode de sa vie – elle a, il y a une dizaine d'années, été voir un proche en prison. Filmé en temps réel, tourné dans l'ordre

chronologique, ce long métrage sera un huis clos carcéral non pas centré sur les détenus, qui resteront hors champ, mais sur leurs proches. L'ancienne pensionnaire de la Comédie-Française détaille son projet : « *La mixité sociale et ethnique de ce lieu m'avait frappée. C'est cette confrontation entre des femmes qui autrement ne se parleraient pas qui m'intéresse. En même temps, il n'y a pas cette atmosphère pesante qu'on pourrait imaginer lorsqu'on pense à la prison.* » Raphaël Clairefond, coscénariste du film, précise : « *Sans entrer dans des discours sociologiques sur le voile ou autre, on essaye de montrer à travers des sous-entendus des personnages qui ont chacun un rapport différent à leur émancipation.* »

CANICULE

À la pause déjeuner, la troupe se remémore une baston tournée il y a quelques jours. Dans cette séquence, un gardien agrippe l'une des protagonistes et la situation dégénère. Chacune montre ses bleus. Puis Rachida Brakni lance un concours de titres pour le film. Elle ne sait pas encore si celui-ci s'intitulera *De sas en sas* ou *Canicule*. Dans le



Fabienne Babe

film, la chaleur, le manque d'eau participent effectivement de la montée en tension entre les personnages. « *Qu'est-ce qu'on gagne ?* » demande Samira Brahmia, une ancienne candidate de *The Voice* dont l'humilité lors de sa participation à l'émission a frappé Brakni, qui lui a confié l'un des rôles clés du film, celui de Fatma, une sorte de mère courage. « *Un panier garni avec du pâté et des rillettes* », répond la réalisatrice, malicieuse. Les actrices n'ont pas l'air très convaincues par la récompense. Arrive alors Éric Cantona, le compagnon de Rachida Brakni, qui ne joue pas dans le film mais vient faire de la figuration. Un infirmier, qui travaille dans l'un des rares services encore ouverts dans l'hôpital, vient se faire prendre en photo avec l'acteur, pendant que Souad Flissi, qui interprète Houria, s'énervait gentiment parce qu'un figurant lui dit qu'elle ressemble à Marthe Villalonga. Cette propriétaire d'un troquet familial sur le canal Saint-Martin parle d'une voix gouailleuse et éraillée de sa première expérience au cinéma : « *Mon frère accessoiriste m'a dit : "Calcule pas la caméra." Dès le premier jour c'est ce que j'ai fait, et je n'ai pas du tout été impressionnée par elle.* »

Concernant le décor, plusieurs pièces nues à la peinture défraîchie, Brakni indique : « *Pour les sas de sécurité, j'ai demandé à mon chef déco des choses bétonnées mais graphiques. Il y avait l'idée*

« C'est cette confrontation entre des femmes qui autrement ne se parleraient pas qui m'intéresse. »

RACHIDA BRAKNI

d'un entonnoir qui peu à peu se referme sur les personnages. » Le plan que l'on tourne cet après-midi-là, un travelling latéral, figure tous les personnages féminins de dos, au parloir. En arrière-plan apparaissent les pieds des prisonniers dont le corps est caché par une grille. Ce sont Cantona et des amis de la réalisatrice, dont le producteur du film, Thierry Lounas, qui s'y collent. La réalisatrice leur demande de traîner leurs chaussures, en cadence. Derrière la grille, les baskets sans lacets râpent le sol dans un silence de mort. Saisissant contraste que ces hommes à la démarche affligée devant ces femmes qui les regardent, dignes et déterminées. ●

De 2021 en 2022
de Rachida Brakni
avec Samira Brahmia, Fabienne Babe...
Distribution : Capricci Films
Sortie : prochainement

jeune cinéma

El ciudadano Ilustre. **tal :** Mariano Cohn & Gastón Duprat; **sc :** Andrés Duprat; **ph :** Mariano Cohn; **son :** Toni M. Mir; **int :**

Osvaldo Martínez, Dady Brime, Andrea Frigerio, Nora Novas, Manuel Vicenti. (ARG/ESP, 2016, 118 min).

De sas en sas



B.N. Actrice de théâtre de formation puis de cinéma, Rachida Brakni passe maintenant à la réalisation. Pour son premier film, elle affiche d'emblée une certaine ambition, pour ne pas dire une ambition certaine, qui cadre avec sa personnalité. *De sas en sas* s'enracine dans le monde pénitentiaire par la bande, à savoir les femmes qui viennent rendre visite à des détenus que nous ne verrons jamais. Des femmes que Rachida Brakni suit dans leur parcours collectif, par une journée caniculaire, dans la succession des lieux qui conduisent au palloir. Elle évacue ainsi toute tentation documentaire, même si on perçoit combien la réalité du monde carcéral imprègne le film dans le moindre détail. De la même manière, elle se refuse à bâtir une thèse qui en ferait un film politique, même si le politique se faufile par tous les pores du récit.

Il y a d'abord cette idée que la prison constitue un monde dans lequel l'enfermement, d'abord physique, devient vite mental. Ces femmes sont prises dans le réseau des murs tristes, des grilles qui les séparent

des gardiens. Le petit monde qu'elles constituent devient un lieu de confrontations entre elles mais aussi de tensions à l'intérieur d'elles-mêmes. Rachida Brakni recrée ce qui fait la force du théâtre à l'intérieur d'une représentation cinématographique qui joue sur le plan séquence, sur les plans serrés, les mouvements de caméra. Cette tension entre théâtre et cinéma produit une force émotionnelle qui culmine dans la scène où l'on entend le mouvement de révolte des prisonniers dans la chaleur de la pièce où se trouvent les femmes.

Le film reprend ainsi au théâtre une construction rythmique basée sur une montée des tensions pour aboutir à une sorte de relâchement final qui compose un espace pictural fort dans lequel Rachida Brakni dispose ses actrices comme sur une scène filmée en plan large, dans une respiration en suspension. Elle donne à son film une dimension tragique qui tient à sa manière de camper les personnages, à les inscrire dans un décor dépouillé qui leur permet de toucher à quelque chose d'essentiel et d'authentique. Une authenticité qui tient aussi beaucoup aux performances des actrices professionnelles ou non.

De sas en sas. **tal :** Rachida Brakni; **sc :** Rachida Brakni Raphaël Cloisfond; **ph :** Karim Djian; **son :** Mehdi Haddad, Smadi; **int :** Zita Hanrot, Samira Brekha, Judith Com, Robinson Boko (FR, 2016, 82 min)



L'HEURE BLEUE, Laure Adler
Toujours à fond avec Rachida Brakni et Claude Degliame

"Rachida Brakni nous plonge dans un quasi-huis clos cruel,
kafkaïen et pourtant terriblement connecté au réel."

Réécouter l'émission sur :
<https://www.franceinter.fr/emissions/l-heure-bleue/l-heure-bleue-17-fevrier-2017>



FRANCE INTER, BOOMERANG, Augustin Trapenard

Les plaidoiries de Rachida Brakni

Réécouter l'émission sur :
<https://www.franceinter.fr/emissions/boomerang/boomerang-14-fevrier-2017>



LE NOUVEAU RENDEZ-VOUS, Laurent Goumarre

Toujours à fond avec Rachida Brakni et Claude Degliame

**Parloirs, jungle de Calais, Front national, roman-photo, premier film, engagement et politique
ce soir dans le NRV**

22h / 23h – RDV

- Rachida Brakni réalise son premier film, De sas en sas
- Lisa Mandel signe Les nouvelles de la jungle chez Casterman

Réécouter l'émission sur :

<https://www.franceinter.fr/emissions/le-nouveau-rendez-vous/le-nouveau-rendez-vous-21-fevrier-2017>



L'actrice Rachida Brakni vient de réaliser son premier film, « De sas en sas ». Ces sas, ce sont ceux que Nora, sa mère Fatma et une dizaine d'autres femmes doivent franchir, à la prison de Fleury-Mérogis, pour rendre visite à leurs proches ; fils, père, frère ou compagnon. Pour son premier film, Rachida Brakni a choisi de s'inspirer d'une expérience très personnelle.

Réécouter l'émission sur :

<http://www.rfi.fr/emission/20170222-cinema-rachida-brakni-sas-sas>



DR

LE QUOTIDIEN, TMC

La vie en prison vue par Rachida Brakni et Zita Hanrot

Revoir l'émission sur :

<http://www.tf1.fr/tmc/quotidien-avec-yann-barthes/videos/rachida-brakni-zita-hanrot-se-mobilisent-prison.html>



TV5, L'INVITE, Patrick Simonin.

Rachida BRAKNI : "Mon film au coeur de l'enfer carcéral"

Huis clos profondément humaniste sur l'univers carcéral

Revoir l'émission sur :

<https://www.youtube.com/watch?v=9dxWLyuc8nE>

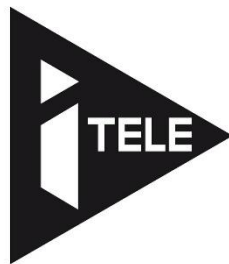


Rachida Brakni, combattante culturelle

Rachida Brakni est notre invitée à l'occasion de la sortie de son premier long-métrage, "De sas en sas". Elle y raconte l'attente de femmes issues d'horizons divers qui se retrouvent à Fleury-Mérogis, en banlieue de Paris, avec le même but : rendre visite à un proche emprisonné. Un huis clos oppressant, inspiré de sa propre expérience de la prison.

Rachida Brakni est une actrice qui croit dur comme fer que la culture peut changer les choses, comme en atteste son parcours, des tours de banlieues aux plateaux de cinéma. Ses choix artistiques et ses engagements personnels en témoignent aussi : à la fois comédienne, metteuse en scène, réalisatrice et même chanteuse, l'artiste touche à tout. Toujours avec la même exigence et le même besoin de transmettre.

Par Louise DUPON



La cérémonie des César du cinéma 2017 c'est vendredi soir sur CANAL+.. A la fois la grande fête de famille du cinéma français mais aussi une soirée de récompense qui peut changer une carrière? Vrai ou faux d'ailleurs que cela peut changer une carrière ? L'Exemple de Rachida Brakni dont le premier film en tant que réalisatrice « De sas en sas» sort ce mercredi 22 février.. Un sujet CANAL+ de Gildas le Gac et Baptiste Bril pour le Journal du Cinéma

Émission avec Olivier Benkemoun à revoir l'émission sur :
<http://www.itele.fr/chroniques/la-chronique-culture/de-sas-en-sas-de-rachida-brakni-sort-aujourd'hui-173096>

De sas en sas, donner du temps au temps

Et on pourrait en dire autant, malgré à nouveau tout ce qui les sépare, du premier film de Rachida Brakni comme réalisatrice, *De sas en sas*. Il s'agit à nouveau d'un groupe, uniquement féminin, et qui va parcourir le long chemin qui est celui des visites à leurs hommes, enfermés dans une prison française d'aujourd'hui. On ne verra pas ces hommes, les seuls individus masculins étant les surveillants auxquels elles ont affaire.

De prime abord, on croit être en face d'un de ces films «choraux», où une pseudo-sociologie réunit des types humains et sociaux pour dramatiser une situation, avec accumulation d'anecdotes tragiques ou comiques et visée dénonciatrice d'un système qui nivelle les individus et maltraite les personnes. Et de fait, *De sas en sas* fait cela.

Mais il le fait si bien, en se montrant si attentif aux êtres et aux lieux, que bientôt les croquis de société, le portrait un peu folklorique de la mamma beure, de la bourgeoise pas à sa place en taule, de la délinquante bravache, de la jeune rebelle des cités, de l'intégriste coincée, etc. sont débordés de toute part.

Il ne s'agit pas de dire, banalement, que chacun(e) ne se résume pas à une définition ou un typage. Il s'agit de donner du temps au temps, et de l'espace à l'espace –fut-ce, comme ici, un espace confiné, oppressant, saturé.

Les élans et les désirs, les fantasmes et les rigidités de ces femmes dans cet univers d'hommes conquièrent peu à peu des capacités d'exister, d'être reconnus sans jugement, sans complaisance non plus.

Dans les corridors et les salles qui mènent vers le parloir, c'est bien là aussi une folie qui se joue –folie collective de la société qui ne sait plus faire autrement, folies douces ou dures des personnes qui mijotent dans ce contexte exacerbé par la canicule.

Ce n'est pas la folie impalpable d'un mal d'être qui traverse les récits de *Certaines femmes*, et ce n'est pas non plus la folie dure, violente, qui règne sur *Split*. Pourtant, avec des moyens, des situations et des tonalités extrêmement différentes, c'est bien à la fois l'«être ensemble» et sa difficulté, sa douleur, sa fatalité qui sont pris à bras le corps par le cinéma, un cinéma lui-même multiple, et fort heureusement.



Huit femmes en colère

Un film beau, juste et fort, où les cultures se croisent et s'entrechoquent, où les mots sont assénés comme des coups de marteau sur la tête.



Notre avis : *De Sas en Sas* est un film nécessaire. D'abord, parce qu'il importe de rendre aux femmes un droit de parole que la loi patriarcale ne considère toujours pas comme aussi légitime que celui des hommes. Ici, les gardiens de prison sont fatigués, usés de toujours devoir se battre avec les détenus, jusqu'à se sentir prisonnier eux-mêmes. Ici, les voix des femmes prennent le dessus, roulent, rebondissent, se chevauchent et se battent, amplifiées par les quatre murs du sas.

De Sas en Sas est un film sensuel. La photographie, très claire, d'une blancheur pâle tirant sur le jaune ; les costumes des comédiennes, rouges ou oranges, leurs peaux mates, la sueur dégoulinant sur leurs fronts ; les murs dont la matière s'effrite, la fontaine à eau. Vide. Tout est fait pour nous faire sentir l'insupportable chaleur de la canicule. On est dans une salle de cinéma, mais on a du sable dans la bouche.

De Sas en Sas est un film sensible. Pour ces femmes épuisées, venues visiter un proche privé de sa liberté, plus l'attente se fait longue, plus les nerfs se font fragiles. Dans un concert de dialogues bruts et percutants, les langues se délient, les accusations fusent comme des balles de revolver, la défense riposte du mieux qu'elle peut. Cris, larmes, rires, bagarres, étreintes... à travers l'émotion des protagonistes, c'est le procès de l'humanité tout entière qui se joue à huis clos, sous nos yeux.

Enfin, *De Sas en Sas* est un film artistique et métaphysique. Comme Almodovar – qui avait lui aussi, d'une autre manière, dressé le portrait de femmes au bord de la crise de nerfs – Rachida Brakni joue sur la symbolique des couleurs : rouge est la colère, noires sont la violence, la guerre et la mort, blanche est la paix. Tous ces concepts, toutes ces idées, toutes ces valeurs, s'alternent, s'inversent et se remplacent jusqu'au dénouement. Pour toutes ces raisons, *De Sas en Sas* est un film à voir.

Arthur Champilou, le 21 février 2017



Filmer l'attente

Pour son premier long-métrage en tant que réalisatrice, Rachida Brakni investit un lieu hautement cinématographique mais qui reste encore sous-exploité à l'écran : le ventre d'une prison. Non pas du côté des détenus, mais sur le banc des visiteurs. *De sas en sas* s'intéresse à la trajectoire de plusieurs femmes, venues rendre visites à leurs conjoints, amants, frères ou fils, détenus à la prison de Fleury-Mérogis. L'action débute un jour de canicule, et à mesure que la chaleur devient étouffante, les premières tensions apparaissent et mettent en péril la cohésion du groupe.

De passage, ces femmes sont pourtant traitées comme des prévenues et sont rapidement fouillées, surveillées, emmenées d'une pièce à l'autre, dans un trajet sans fin. L'originalité du film réside dans l'inversion des points de vue : l'enfermement est ici évoqué à travers le parcours des visiteurs. À aucun moment la réalisatrice ne fera apparaître dans le champ un quelconque détenu, comme pour mieux faire ressentir le choc du contact entre cet univers et ceux qui demeurent encore libres. Ce parti pris lui permet d'éviter l'écueil d'une représentation classique ou naturaliste de la vie carcérale, terrain dernièrement foulé avec maladresse par *La Taularde* d'Audrey Estrougo. C'est dans cette démarche que le film justifie la forme du huis clos, l'espace investi devenant un écho de l'enfermement psychologique de ces femmes, pour lesquelles la vie semble s'être déjà arrêtée.

Limites du huis clos

Ces dernières forment un groupe hétéroclite, composite, dans lequel les classes sociales se confrontent et organisent une véritable micro-société, avec ses leaders, ses camps, ses rivalités. Plus l'accès au parloir s'étire, plus la tension gronde au sein du groupe et fait surgir les rancœurs et règlements de compte. À chaque nouvelle pièce, la nervosité grimpe d'un cran. C'est dans ce mouvement crescendo que le film déploie l'efficacité de son dispositif filmique : l'unité de lieu, l'absence de musique (le film est uniquement rythmé par le bruit des

serrures et des fermetures de grilles) décuplent ce sentiment d'oppression et d'exténuation des corps.

Bien que simple et épurée, cette mise en scène se trouve malheureusement vite accablée par une forme de surenchère. Entre les étourdissements, les vertiges, les engueulades et les tentatives d'apaisement, la direction d'acteurs affiche progressivement une tournure théâtrale, qui brise la promesse de justesse et de réalisme du film. Dans le dernier acte, cette dimension atteint son paroxysme avec la disposition quasi linéaire de ces femmes dans la cellule, qui s'affrontent devant l'œil passif et spectateur des gardiens. Cette lourdeur formelle donne alors le sentiment que les tensions n'agissent que comme des artifices, servant à faire vivre davantage des personnages que des situations ou des enjeux forts.

Les affrontements deviennent ainsi répétitifs et sont traités avec exagération, comme s'ils trahissaient à chaque fois la volonté d'en faire une scène clé du film. Il n'empêche, cette atmosphère hystérique réussit à faire étrangement parler les absents, à en faire ressentir la présence. On ressort ainsi de la projection gagné par le sentiment d'avoir côtoyé des détenus sans jamais les voir. Et c'est peut-être en cela que réside la prouesse du film : à faire surgir l'invisible, et restituer une capacité d'imagination propre au cinéma.

FERHAT ABBAS, le 22/02/2017

Fermés dedans

Les films de zonzon ne s'y arrêtent jamais. Ils ont leurs habitudes des cellules, des parloirs, mais ne font jamais que passer dans ces couloirs étroits et gris où avance le premier long-métrage de Rachida Brakni, allant de sas en sas de sécurité et s'y arrêtant, le pas-à-pas d'une implacable montée en tension dramatique. De sas en sas situe sa singularité dans ces espaces sans cinégénie de la prison, par lesquels transite le réalisme de son drame social. Entre les grilles des sas, elle enferme en filmage Scope et en un cadrage si resserré qu'il en étouffe l'atmosphère, des familles, des femmes, des filles, une enfant, qui viennent rendre visite à leur détenu. On ne verra jamais les prisonniers, laissés hors champ de son huis clos carcéral choral ; on n'entendra d'eux que la rumeur grandissante de leur grondement sourd. Dans la touffeur d'un été caniculaire, l'actrice Rachida Brakni enferme ses personnages comme si leur liberté leur était confisquée, et épuise peu à peu leurs forces entre ces murs. Accablés par la chaleur, par l'attente, ils finissent par exploser, pleins de ressentiment et de dissentiment, cherchant désespérément à respirer dans cet air suffocant. Actrices professionnelles et non professionnelles parent le film d'éclats de rire comme de désespoir ; il y a de la vie à tout instant. Ce cinéma de rage cogne au rythme des battements de leurs cœurs, il est vital.

Jo Fishley, le 22/02/2017

il était une fois LE CINEMA



On connaît Rachida Brakni actrice pour ses rôles âpres et sensibles chez Claire Simon, Coline Serreau, André téchiné, ou Régis Wargnier. On l'a vue au théâtre dirigée par Brigitte Jaques ou Jacques Lassalle, et mettre en scène en 2015 une pièce d'Henri Bernstein. C'est par capillarité qu'elle parachève aujourd'hui ses velléités via la réalisation d'un brûlant premier long-métrage, *De sas en sas*. Film de femmes tourné avec des professionnelles et non-professionnelles, il relate un après-midi de visite à la prison de Fleury-Mérogis. Sous une chaleur écrasante, Fatma et sa fille Nora entament la route monotone vers le parloir. À la prison, d'autres femmes en visite patientent déjà. Parmi elles, beaucoup de défavorisées mais aussi malgré tout un semblant de mixité sociale et culturelle, dont Rachida Brakni dresse les contours avec soin. Sas après sas, couloir après couloir, ces épouses, mères, sœurs, filles doivent se plier à un protocole de sécurité d'une extrême rigueur pour espérer atteindre leur but. Seuls hommes à apparaître en ce monde : les gardiens, geôliers frustrés et méthodiques quelque peu désemparés au sein de cet univers féminin. Au long de cet interminable et ardent supplice conçu comme un parcours initiatique, chacun se dépare petit à petit de son masque jusqu'à gommer un peu des inégalités et différences inhérentes à notre société. Le moment est venu coûte que coûte de faire corps.



Les poings contre les murs

Des propres mots de la cinéaste "conçu à l'arrache", *De sas en sas* porte en lui une urgence. Son anti-formalisme ne se pose pas comme un moyen de se dérober au maniérisme mais comme composante de son économie. Sobre, sa mise en scène claustro agit comme un catalyseur, de même que son chapelet d'actrices enfiévrées - Zita Hanrot, Fabienne Babe... toutes très justes et attachantes - comme un envoûtement. À travers l'isolement de celles-ci, le film témoigne de la possibilité d'une société composite, s'en remet à la tolérance de chacun. Intrinsèquement politique, le geste trouve sa singularité dans son optimisme. Le regard allégorique de Rachida Brakni ne nie certes pas l'exercice d'équilibriste qu'incarne aujourd'hui le vivre ensemble : l'atmosphère de fin du monde et l'étrangeté latente sont là pour le rappeler. Toutefois, à la différence des huis-clos fantastiques tels *Transperceneige* (Bong Joon-ho, 2013) ou *Dernier train pour Busan* (Yeon Sang-Ho, 2016) - deux œuvres connexes sur la lutte des classes et la peur de l'autre -, on échappe ici à une représentation d'un monde aux confins de la dévoration. À mesure que la moiteur étouffante opacifie le gouffre séparant les protagonistes - la couleur de peau, l'origine sociale... -, émerge une fragile solidarité. Là-même où l'altérité demeurerait encore abstraite chez les deux Coréens, tout reste possible dans *De sas en sas*.

L'on pourrait reprocher à ce dispositif en vase-clos sa simplicité, et par moment son trop plein d'affects. Pourtant, c'est justement de par son minimalisme et son jusqu'au-boutisme que *De sas en sas* suscite le trouble, touchant du doigt une forme de viscéralité. Toujours à la limite de la caricature ou du sur-jeu dans ses aller-retours entre les personnages et leurs trajectoires, le film trouve en ses faiblesses une force. Capable à la fois de dénoncer l'ingérence et la vétusté des prisons françaises, ou de décrire en sociologue la résilience d'une société malade, Rachida Brakni fascine. Un premier essai réussi.

Alexandre Jourdain